

# LA PSYCHIATRIE RUSSE AVANT 1917 ET APRÈS

CYRILLE KOUPERNIK ET MICHEL GOUREVITCH

« La psychiatrie est un miroir qui reflète les ombres de la vie. »  
Giliarovski <sup>1</sup> cité par Semion Glouzman <sup>2</sup>.

## 1. LES SOURCES

Il est quelque peu hardi, pour ne pas dire paradoxal, de parler de psychiatrie à l'époque de la formation d'un premier État russe, alors que ce terme ne sera créé par l'Allemand Reil qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais, si la discipline n'a pas encore reçu un nom définitif, la chose, elle, existe ; nous en voyons la preuve dans les écrits du temps, qui démontrent à l'envi qu'il y a des êtres différents des autres : des fous et des demeurés.

Nous nous sommes servi, pour aborder les divers aspects de cette anthropologie, des données fournies par deux ouvrages historiques, celui de Kannabikh <sup>3</sup> (1929-1994) et celui de Youdine <sup>4</sup> (1951).

Ces trois dates, 1929, 1951 et 1994, doivent retenir l'attention. En effet, Kannabikh est l'un des grands maîtres de la psychiatrie russe du XX<sup>e</sup> siècle. Il admire Freud, évoque la naissance de la psychanalyse à partir de l'approche hypnotique de Breuer et qualifie

- 
1. Vassilij Giljarovskij (1876-1959), un des grands psychiatres russes avec Vladimir Serbskij et Pëtr Gannuškin.
  2. Semën Gluzman, *On Soviet Totalitarian Psychiatry*, Amsterdam, IAPUP, 1989.
  3. I. B. Kannabix, *Istorija psixiatrii* [Histoire de la psychiatrie], Moscou, 1929 ; réimpression à Moscou, ZTR MGP VOS, 1994.
  4. T.I. Judin, *Očerki otečestvennoj psixiatrii* [Études historiques de la psychiatrie nationale], Moscou, Medgiz, 1951.

Freud de « théoricien génial » (*op. cit.*, p. 463). Le livre de Kannabikh est préfacé par une autre grande figure de la psychiatrie russe, P. Gannouchkine. Cette préface est datée du 10 août 1928. L'ouvrage paraîtra en 1929 (date indiquée par Youdine, dans sa bibliographie). Kannabikh devra patienter soixante-six ans avant d'être réédité en 1994, et n'est cité que furtivement par Youdine.

Youdine, lui, a une histoire plus tourmentée. C'est un psychiatre généticien. Il publie, en 1907, une étude sur les jumeaux puis, en 1926, un ouvrage visant à l'élaboration d'une « eugénique socialiste ». Mais il s'accusera plus tard publiquement en confessant qu'il a commis une erreur monumentale en épousant des thèses eugéniques occidentales, selon l'ouvrage *Essais historiques sur la psychiatrie nationale* qui cite la confession de Youdine. Il est curieux de noter que, dans ces *Essais*, en principe apolitiques et impartiaux – parus après la mort de l'auteur en 1949 – le « rédacteur » de l'ouvrage, un certain Pétrovski, après avoir fait l'éloge de Youdine, le blâme sévèrement d'avoir « survolé de façon superficielle » l'enseignement primordial de I.P. Pavlov (1849-1936). Or Pavlov, à qui ses travaux sur le réflexe conditionné ont valu le prix Nobel en 1904, ne s'intéressait guère à la psychologie classique et n'est venu à la psychiatrie que vers quatre-vingts ans. Par ailleurs, ce rédacteur invite le lecteur, dans une envolée lyrique, à s'inspirer de l'enseignement de deux génies incomparables, V.I. Lénine et J.V. Staline, et des grands savants russes, Setchenov, Pavlov, Mendéléev, Metchnikov et... Mitchourine, l'incomparable généticien fantaisiste dont les thèses avaient tant plu aux dirigeants soviétiques... Rappelons que, dans l'histoire de l'État soviétique, les années 1928-1929 correspondent à la fin de la lutte pour le pouvoir et à l'avènement d'une Terreur de plus en plus présente. Voilà la raison pour laquelle Kannabikh passe à la trappe.

L'année 1951, qui est celle de la parution de l'ouvrage historique de Youdine, marque également une période de « vigilance idéologique » qui se terminera par le procès des blouses blanches et la mort de Staline en 1953. Youdine a dû, dans son livre, se plier aux deux impératifs qui caractérisent la fin des années quarante, à savoir, faire l'éloge du marxisme-léninisme-stalinisme et celui du pavlovisme auquel s'ajoute un nationalisme exacerbé par les terribles épreuves de la Deuxième Guerre mondiale.

L'ouvrage de Youdine est incomparable, même si un élémentaire instinct de survie a poussé l'auteur à une autocritique humiliante. Il ne prononce pas le nom de Freud, d'ailleurs ignoré par

deux précis de psychiatrie plus récents, ceux de Sprintz *et al.* <sup>5</sup> (2002) et de Smetannikov <sup>6</sup> (2002). Notons au passage que le traité de Smetannikov offre, en revanche, en prime avec sa cinquième édition, quarante pages d'étude de l'Activité Nerveuse Supérieure, c'est-à-dire de la réflexologie cérébrale « à la Pavlov ».

Youdine, lui, n'y consacre qu'une dizaine de pages !

Sans que Pavlov l'ait voulu, on a imposé à l'enseignement de la psychiatrie une véritable chape de plomb, une scolastique rigide et étouffante.

## 2. KIEV. IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> SIÈCLES

Les tribus nomades slaves de l'Est sont soutenues par les Varègues (encore appelés Normands, en Occident). Ceux-ci, guerriers et commerçants, ont de fructueux échanges avec Byzance. La première dynastie russe, celle des Riourikovitch est, en fait, scandinave, et le nom même de « Rous » est, en réalité, celui d'une tribu varègue. À la fin du X<sup>e</sup> siècle, la principauté de Kiev adopte la religion orthodoxe sous le règne de Vladimir le Saint et sous l'influence de Byzance. Mais la population garde ses vieilles croyances. Le « Panthéon » des Russes pré-chrétiens comprenait, en dehors des divinités essentielles qui correspondaient aux formes de la Nature (le soleil, le tonnerre, les fleurs), une profusion de divinités mineures, à mi-chemin entre une hagiographie naïve et une démonologie indulgente. Le « léchy » (de « less », la forêt), les « domovoï » (de « dom », la maison) n'étaient pas des démons terrifiants, mais plutôt des êtres familiers, non sans attributs comiques, d'où une certaine indulgence pour les « doux dingues ».

Ainsi, le patron de la surprenante cathédrale qui domine la Place Rouge de Moscou est saint Basile le Bienheureux, Vassili Blajenny, épithète nuancée de bienveillance ; pour un peu, « bla-jenny » signifierait « légèrement simple ».

Plus complexe est le personnage du « yourodivy », qui a fait l'objet d'une étude devenue classique du Père S. Kovalevsky <sup>7</sup>. Le mot contient la racine « rod » que l'on retrouve dans plusieurs séries

- 
5. A.M. Sprinc, O.F. Eryšev et I.G. Gračeva, *Psixiatrija*, Saint-Pétersbourg, 2002, 381 p.
  6. P.G. Smetannikov, Professor kafedry psixiatrii, *Psixiatrija*, Moscou et Nijni-Novgorod, 2002, 704 p.
  7. S. Kovalevskij, *Jurodstvo o Xriste i Xrista radi : jurodivye vostočnoj i russkoj cerkvi* [Le phénomène du yourodstvo pour et par le Christ dans l'Église russe et orientale], Moscou, 1895.

de mots (cf. Tziganenko <sup>8</sup>, 1970). Le « rod », c'est l'espèce ; « rodit' », donner naissance ; « rody », l'accouchement ; « inorodetz », un homme d'ailleurs, d'une autre espèce ; « rodnoï », un parent, quelqu'un de très proche (terme de tendresse) ; « narod », le peuple, une foule d'hommes de même origine ; « ourod », l'être laid, mais aussi celui qui est *différent des autres* ; « vyrodok », le dégénéré, à la Morel – Magnan. Enfin, « yourodivy » désigne aussi bien le fou, le cinglé, le bizarre que le héros intrépide qui ose tenir tête au tyran. L'un de ces « yourodivy » interpelle hardiment Ivan le Terrible, à la sortie d'un service religieux, à Pskov, pour lui reprocher sa cruauté insensée et, afin de manifester sa réprobation, il lui tend des morceaux de viande crue. Ce « yourodivy » est, d'une certaine façon, l'ancêtre des dissidents dont il sera question plus loin.

Certains « yourodivyé » sont proches des « Fols en Christ ». On peut aussi se demander si le monachisme oriental (notamment égyptien), dont l'idéal est le stylite, immobile et volontairement seul, n'aboutit pas à un autisme de fait.

Cette mention du clergé régulier nous ramène à notre sujet. Les autorités prennent conscience du problème posé par les fous. Problème de responsabilité, voire de culpabilité. Les fous sont-ils les victimes du Malin, qui les rend fous en leur envoyant des démons, les « biésy » ? À cet égard, le titre du roman de Dostoïevski doit bien être traduit par *Les Démons* et non par *Les Possédés*, le terme « démons » étant tiré de l'un des Évangiles : « les démons ont pénétré dans les porcs ». Ce sont donc les porcs qui sont possédés.

Sont-ils ces insensés, ces agités, voire dangereux, eux-mêmes victimes des démons et, dans ce cas, ne faut-il pas leur porter assistance, voire les traiter, les exorciser, d'où leur placement dans les monastères, ou, au contraire, doit-on les considérer comme des âmes perdues, les porteurs actifs du mal, les alliés, les suppôts de Satan, auquel cas il faut les exterminer ?

Il y a là une analogie avec les vampires et les victimes qu'ils contaminent et qui deviennent, à leur tour, porteuses du mal. Nous pourrions également faire le parallèle moderne avec le sujet contaminé par le virus HIV <sup>9</sup> du sida, qui est, tout à la fois, et victime et maudit.

Youdine obéit, dans ce domaine précis, aux injonctions hypernationalistes, largement encouragées lors de la guerre de 1941-1945

8. G.P. Ciganenko, *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, Kiev, Radjanska Škola, 1970.

9. VIH, en français.

et après ; il se montre fier du fait que l'Église Orthodoxe, contrairement à l'Église de Rome, n'a jamais accepté le rôle de bourreau ni allumé les bûchers de l'Inquisition (même si elle a brûlé quelques sorcières).

Dans un autre registre étymologique, nous trouvons la racine « bog ». « Bog » signifie « dieu » (c'est-à-dire, d'après le *Dictionnaire étymologique* de Tziganenko, « un être mythique et inventé »). Mais, en protoslave, « bogh » désigne « les biens, la richesse ». « Oubogi » contient le préfixe privatif « ou » : c'est l'indigent à qui manque, au choix, ou bien un dieu ou bien la fortune...

Enfin, le mot « strana » signifie « le pays » ; le mot « inostranetz », « l'étranger » ; « stranny » veut dire « étrange » ; « stranik » désigne « le vagabond, le pèlerin ». Il s'agit là d'un autre type d'altérité, celle qui fait rejeter « l'étranger », tous les étrangers relevant de la catégorie des « nemetz » – à la fois l'Allemand et le muet : l'étranger étrange, celui qui ne parle pas une langue intelligible, c'est-à-dire le russe.

On retrouve cette xénophobie systématique, parfois effrénée, tout au long de l'Histoire russe ; mais, *a contrario*, une fois qu'ils sont connus et acceptés, les étrangers deviennent des Russes à part entière (qu'il s'agisse d'Européens ou d'Asiatiques).

### 3. DES MONGOLS À SAINT-PÉTERSBOURG

1240 : La tornade mongole emporte tout sur son passage. Kiev est prise d'assaut, détruite en partie, la Russie remonte au Nord. Il est classique de penser que tous les malheurs politiques de la Russie viennent de là, que le joug mongol a humilié et avili les Rossiens<sup>10</sup>, les « Rosyanié », comme on se plaît à les appeler maintenant en remettant à la mode un terme ancien.

Pas de grands changements pour les fous ; on fait la différence entre ceux qui sont *calmes* et les *agités*. On croit toujours à la possession démoniaque qui frappe les insensés. Les superstitions ne manquent pas, on croit à la « portcha », une sorte de contamination par le contact, une préforme de la contamination bactérienne et

---

10. En fait, les Mongols, peu nombreux, n'ont jamais imposé leur administration (au demeurant, fort efficace). Ils se contentent de prélever l'impôt, de convoquer les princes russes à une visite de vassalité à Saraï, capitale de l'Empire mongol. Ils se livraient aussi à des raids de représailles, si les princes faisaient preuve d'insubordination. Ils ne se sont jamais opposés à la pratique de la religion orthodoxe. En fin de compte, l'occupation mongole a été moins destructurante que celle des Turcs pour les peuples balkaniques.

virale, analogue du terme « gâter » qui est en vogue dans le vocabulaire employé par les populations d’Afrique de l’Ouest.

Ivan le Terrible, personnage monstrueux qui a tué son propre fils, pose la question des gouvernants fous. Pensons à ceux qu’a connus le XX<sup>e</sup> siècle, aussi bien en Afrique qu’en Asie, en Amérique latine ou en Europe, ou aux empereurs romains fous (Caligula, entre autres).

Il y a aussi les « klikouchi », qui sont les équivalents féminins des « yourodivyé ». Le mot vient de « klikat’ », clamer publiquement. Leur clameur peut être le premier symptôme d’une crise d’épilepsie ou un cri de révolte.

Pierre le Grand, monarque géant, jovial et brutal, prend conscience de l’existence de véritables troupeaux de mendiants dont certains sont fous. Il les fait d’abord examiner par des sénateurs, nommés par lui, et qui leur font passer des examens et des questionnaires, dont, avec un peu d’imagination, on pourrait faire les préformes des tests psychologiques et des échelles modernes. Ces examens n’aboutissent à rien. Alors, le Pantocrator septentrional ordonne qu’on ouvre des « Tollhäuser » – maisons d’oligophrènes sur le modèle de celles qu’on a bâties en Allemagne. Mais il meurt avant d’avoir fait avancer le projet, qui sera repris par son petit-fils, Pierre III, époux éphémère de Catherine II.

### Changement de siècle

Des hommes d’un dévouement admirable à leurs malades et dont le docteur Sabler est le plus illustre, bâtissent des hôpitaux qui se remplissent immédiatement. Trois grandes influences occidentales contribuent à l’essor d’ébauches de la psychiatrie russe moderne.

Les Britanniques bouleversent le mode de vie asilaire grâce à l’introduction du « No restraint ». Un certain docteur Kibaltchitch, ancêtre probable d’un des comploteurs contre la vie d’Alexandre II et de l’anarchiste du même nom, l’historien et romancier Victor Serge, décrit la vie dans un « Tollhaus » moscovite ; il omet de mentionner les chaînes qui attendent les agités ; son surveillant général (qui aurait pu être le Pussin <sup>11</sup> russe) révèle qu’il y en a vingt-cinq pour un effectif de cent vingt-cinq pensionnaires.

---

11. Jean-Baptiste Pussin, l’illustre surveillant de Pinel, ancien garçon tanneur, parviendra à faire abolir l’usage des chaînes le 28 mai 1798.

Les écoles psychiatriques allemande et française se disputent le marché russe. Les Allemands l'emportent. Griesinger est le dieu des psychiatres russes, leur Esquirol. En revanche, les psychiatres aliénistes français déçoivent les Russes, parce qu'ils préfèrent parler et théoriser plutôt que de s'occuper du bien-être des malades. Ainsi, Serbski, que nous évoquerons plus loin, se montre très déçu de sa visite à Charenton en 1885. Le grand homme, aux yeux des psychiatres russes, c'est l'Écossais Conolly, père du « No restraint ».

En fait, le développement de la psychiatrie dans la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle reflète l'attitude ambiguë de la société russe, dans son ensemble, vis-à-vis de l'Occident considéré à la fois comme le modèle et comme l'envahisseur. Persiste le souvenir des invasions du passé qui explique bien la crainte permanente de l'invasion, justifiée, hélas ! d'ennemis venus plus nombreux de l'Ouest que de l'Est <sup>12</sup>.

La Russie s'aligne sur l'Occident en ce qui concerne la structuration apparente de la psychiatrie. Il y aura, de façon schématique, des chaires de professeurs et des congrès. Balinski sera le premier titulaire d'une chaire moscovite, en 1857. Mais, en dépit des efforts des médecins et des administrateurs, l'inadéquation est profonde entre les besoins et les mesures prises. En effet, la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas effacé de sa mémoire collective la terrible insurrection de Pougatchev, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et continue d'avoir peur de cette masse glauque, obscure et porteuse de violence. L'invasion napoléonienne du début du XIX<sup>e</sup> siècle, puis le règne autocratique et dénué d'humanité de Nicolas I<sup>er</sup> vont masquer les déchirures. Pourtant, la mémoire des décembristes pendus en 1825 pour avoir voulu faire triompher la démocratie, est toujours présente. Les Occidentalistes, les « Zapadniki », de « zapad », l'Ouest, s'opposent aux Slavophiles qui partagent avec Dostoïevski la conviction que le peuple russe a une mission, qu'il est le peuple élu. La calamiteuse défaite qui termine la Guerre de Crimée révèle l'étendue du mal. Le successeur de Nicolas I<sup>er</sup>, Alexandre II, usera de tout son pouvoir pour redresser la barre, mais son libéralisme même lui attirera la haine des terroristes, partisans de la « Narodnaïa Volia », la Volonté du peuple.

---

12. Rappelons les faits : en 1240, l'invasion mongole avait détruit la principauté de Kiev. La même année, dans le Nord, sur le lac Ladoga, le prince Alexandre Nevski écrasa une tentative d'invasion des Chevaliers Teutoniques. Trois siècles plus tard, ce fut la défaite des Polonais, puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, celle de Charles XII de Suède, à Poltava. Enfin, Napoléon, en 1812, Hitler, en 1941, tentèrent la grande aventure de l'Est.

À cette attente permanente et aveugle d'un malheur annoncé s'ajoute un mouvement très rapide de transformation de la société. L'industrialisation et l'urbanisation sauvage suivent le lâcher de ballons que représente l'abolition du servage en 1861. Cette libération va responsabiliser, en les jetant dans la vie active, des millions de paysans, qui vivaient jusque-là dans la misère et l'obscurantisme, et dont la résignation de surface cachait mal une profonde révolte. Youdine <sup>13</sup> indique qu'il y a eu 148 « mouvements paysans », entre 1826 et 1834, puis 348, de 1845 à 1854, et 647, entre avril et juillet 1857. Pour parer à la situation, un réseau administratif, médical et psychiatrique fut mis en route par des milliers de collaborateurs idéalistes, les « zemstvos », de « zemlya » la terre, créés par la loi du 1<sup>er</sup> janvier 1864.

En psychiatrie, on a essentiellement recours aux gigantesques colonies rurales qui servent d'asiles et qui s'autofinancent par le travail de leurs pensionnaires. Dans les provinces les plus favorisées, un service médical ambulatoire et une distribution gratuite de médicaments sont mis en œuvre. Les « feldscher », équivalent allemand des officiers de santé, contribuent puissamment à l'avènement de ce service de santé. Mais, dans le domaine psychiatrique, ne manque pas de se produire le conflit habituel entre, d'une part, les médecins psychiatres qui veulent soigner et, d'autre part, les autorités administratives qui cherchent à se débarrasser des malades chroniques, alcooliques, déments, psychotiques.

Enfin, il faut signaler l'admirable étude sociologique du bague tsariste de l'île de Sakhaline, réalisée en 1890 par Tchékhov, déjà atteint de la tuberculose qui l'emportera en 1904.

#### 4. QUELQUES GRANDES FIGURES

Deux caractéristiques des grands psychiatres russes méritent d'être soulignées : la rigueur intellectuelle (qui les incite à adopter une démarche scientifique objective et hypothético-déductive) et un souci humanitaire constant. L'illustration la plus parfaite en est donnée par Serge S. Korsakov, le découvreur de la psycho-polynévrite et de l'amnésie.

Sergueï Serguéïevitch Korsakov <sup>14</sup> (1854–1900) est le plus connu en Occident. Son identification de l'origine exogène, alcoolique, de la psycho-polynévrite alcoolique et de son association à

---

13. T.I. Judin, *op. cit.*, p. 86.

14. S.S. Korsakov, *Izbrannye proizvedenija* [Œuvres choisies], Moscou, Medgiz, 1954.



une forme antérograde d'amnésie, est un admirable modèle de recherche clinique. Au XIII<sup>e</sup> Congrès international de médecine (Paris, 2/9 août 1900), auquel on l'avait invité et dont la mort le priva, son éloge fut prononcé par Antoine Ritti, secrétaire quasi perpétuel (1882–1920) de la Société médico-psychologique. Son premier assistant, Vladimir Pétrovitch Serbski<sup>15</sup>, lui succède à la chaire de Moscou. Serbski était le héraut de la liberté. Il tint tête courageusement au pouvoir tsariste, combattit ses exactions au point de démissionner de sa chaire. Mais il dénonçait en même temps la folie meurtrière des révolutionnaires. Il écrivit ainsi un article sans compromission sur le lieutenant de vaisseau Schmidt, l'un des leaders de la Révolution de 1905, en le décrivant comme un maniaco-dépressif. Serbski considère que nombre de révolutionnaires sont des psychopathes. Ironie de l'histoire : c'est son nom que le pouvoir soviétique a tenu à donner à l'Institut de psychiatrie légale. L'Institut Serbski était devenu l'un des hauts lieux de l'asservissement de la psychiatrie aux intérêts de l'État et du Parti en URSS.

Enfin, la troisième figure que nous retenons est celle de Victor Kandinski<sup>16</sup>, psychiatre à qui les auteurs russes accordent la primauté du concept d'automatisme mental. Kandinski a découvert, dès 1890, le syndrome des pseudo-hallucinations, bien avant Clérambault, dont les célèbres *Communications* datent du début des années vingt. Kandinski a mis fin à ses jours à l'âge de quarante ans ; il est probable qu'il a souffert d'une psychose maniaco-dépressive<sup>17</sup>. Rokhline<sup>18</sup>, qui lui a consacré une monographie<sup>19</sup>, a recherché des cas analogues dans sa famille. Il n'a pas retenu comme cas pathologique celui de son cousin Vassilki, l'un des pères de l'art abstrait. Vassily Kandinsky avait éveillé les soupçons psychiatriques de Rokhline parce qu'il avait déclaré qu'un tableau pendu par inadvertance, la tête en bas, était encore plus beau qu'à l'en-droit.

Les grands noms de la psychiatrie russe d'avant la Révolution d'octobre 1917 tiennent leur place sur la scène internationale.

---

15. V.P. Serbskij, *Psixiatrija*, Moscou, Pirogov, 1912.

16. Viktor Kandinskij (1849-1889) ; voir C. Koupernik, « De Kandinsky à Clérambault, vanité des éponymes », *Ann. Méd.Psychol.*, 154 (2), 1996, p. 123-126.

17. Cf. C. Koupernik, *op. cit.*

18. Rokhline, « Les conceptions psychopathologiques de Kandinski », *L'Évolution psychiatrique* 36, 3, juillet-sept. 1971, p. 475-488. Les « pseudo-hallucinations » sont des distorsions sensorielles spécifiques de la réalité extérieure.

19. L.L. Roxlin, « Filosofskie i psixologičeskie vozzrenija V.K. Kandinskogo », *Žurnal nevropatologii i psixiatrii*, 69, 5, 1969, p. 755-761.

Pratiquement, tous ces psychiatres parlent au moins une langue étrangère, le français, l'allemand ou l'anglais. Ils publient des articles, soit dans des revues allemandes, soit dans les *Annales médico-psychologiques*. La psychanalyse intéresse, voire passionne les meilleurs esprits, grâce, notamment, aux Ossipov <sup>20</sup>, père et fils. Le célèbre « Homme aux loups », qui a fourni la matière de l'une des *Cinq psychanalyses* de Sigmund Freud, est Russe.

Sabina Spielrein fut d'abord une patiente de Jung, avant d'être celle de Freud. Elle publiera, à maintes reprises, en allemand. Elle retournera dans sa patrie en 1922, et sera tuée par les troupes allemandes, à Rostov-sur-le-Don, en 1942 <sup>21</sup>.

Mais la Russie est d'une certaine façon un « village à la Potemkine <sup>22</sup> ». Non seulement les infrastructures manquent dans cet immense pays, mais on a affaire à une masse inculte, et souvent illettrée. Malgré les efforts incessants des « zemstvos », la prophylaxie mentale est rendue difficile. Avec l'avènement de la Révolution léniniste, la psychiatrie russe connaît sans doute ses plus intenses moments d'enthousiasme. Elle se veut marxiste matérialiste, scientifique mais elle se passionne aussi pour la psychanalyse. Mieux : le marxisme de base croit trouver une alliée dans cette approche nouvelle. Pavlov lui-même affiche son optimisme. Il proclame que les chercheurs, psychanalystes et pavloviens, sont semblables à deux équipes de mineurs qui auraient attaqué la montagne clinique par deux côtés différents, mais cela dans l'espoir de se rencontrer un jour (cité, notamment, par Glouzman, *op. cit.*, 1989). Or, à notre connaissance, cette rencontre n'a pas encore eu lieu.

Les pédagogues, pleins de confiance dans la nature humaine, ouvrent un Institut de recherche. Les enfants difficiles, qui y sont admis, ne connaissent pas la contrainte. Le terrible drame des « bez-prizornyé » – enfants abandonnés, notamment, du fait de la guerre civile, est pris en main par le grand éducateur Makarenko <sup>23</sup>. Véra

20. Ossipov père (Nicolas) salue l'émergence d'une nouvelle hypothèse, celle de Freud, dès 1908. *L'interprétation des rêves* avait été traduite en russe dès 1904. Ossipov fils (Evgraf) jouera un rôle encore plus grand dans la propagation de la nouvelle théorie de la praxis (voir l'excellente étude de M. Miller [2001]).

21. V.I. Ovčarenko, « Sud'ba Sabiny Špilrein », *Rossijskij psixooanalitičeskij vestnik* 2, 1992, p. 64-69, trad. française de C. Koupernik, « Le destin de Sabina Spielrein », *Évolution psychiatrique*, 60, 1995, p. 115-127.

22. Le prince Potemkine, premier ministre et amant de la Grande Catherine, fit bâtir des façades de maisons sur son parcours. Derrière les façades, ce n'était que ruine et désolation.

23. C. Koupernik, « Psychiatrie soviétique. Tendances et réalisations » (Impressions de lectures et d'une mission d'études dans le cadre des relations Est-Ouest), *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, III, 1962, p. 665-672.

Schmidt crée une école réellement révolutionnaire où les enfants ne sont jamais punis, et où tout comportement déviant est l'objet d'une psychothérapie d'inspiration psychanalytique.

Cependant, l'Âge d'or de l'entente ne dure pas, des signes de désunion apparaissent dès la fin des années vingt. Les psychanalystes pressentent qu'on veut leur imposer un carcan marxiste pavlovien. Surtout, les pouvoirs s'opposent activement au caractère individualiste de la psychanalyse. Celle-ci supporte mal la gestion étatique de ses activités. Bientôt, les diverses formes d'activité psychanalytique cessent de se manifester.

Malgré le durcissement des instances du Parti, en fait, de son secrétaire général Staline, et ce, jusqu'à la mort de celui-ci, en 1953, la psychiatrie n'est pas mise à contribution dans le système répressif des grands Procès et des grandes purges de la fin des années trente. Néanmoins, deux hôpitaux spéciaux, au moins, le Sytchovka et l'hôpital psychiatrique spécial de Léninegrad, sont mis en chantier avant 1953.

Durant la période qui va de 1929 à 1945, l'inféodation au marxisme-léninisme stalinisme devient totale. Il n'y a pas d'article médical (dans toutes les disciplines, et non seulement en psychiatrie) qui ne comporte au moins une référence, voire une citation se rapportant à ces figures sacro-saintes (auxquelles il faut ajouter Jdanov). L'exigence pavlovienne est toujours aussi forte. Elle comporte la réfutation de toutes les preuves de l'existence des localisations cérébrales, corticales et sous-corticales. Les deux hémisphères cérébraux sont pris en compte comme des ensembles obéissant aux mécanismes pavloviens d'inhibition et d'excitation. Il faut, cependant, porter au crédit de la psychiatrie soviétique, notamment lors de la session conjointe des Académies des sciences et de celle des sciences médicales, la condamnation catégorique de la lobotomie, au moment même où sa découverte vient de valoir le prix Nobel de médecine au Portugais Egas Moniz. Mais les mêmes Académies condamnent aussi l'indiscutable génétique mendélienne, découverte majeure, au profit de la fausse science des charlatans Lyssenko et Mitchourine.

Après la terrible saignée de 1941-1945, le pays ne peut plus se permettre de nouvelles hécatombes. Et, cependant, il s'en prépare une – le complot des blouses blanches, qui prend de plus une coloration antisémite. La mort de Staline est sans doute providentielle. On connaît mal la suite immédiate. Le pouvoir échappe au candidat, en apparence, favori – Lavrenti Béria, mais il semble que, malgré son sinistre passé, le personnage était partisan des réformes. Béria

est « liquidé » et Khrouchtchev l'emporte ensuite sur Malenkov. Le dégel peut commencer. Pourtant, deux signes apparaissent particulièrement inquiétants – le développement du samizdat qui circule dans des cercles très divers mais tous épris de liberté, et la fuite des informations vers l'Occident. Celui-ci va prendre connaissance des deux premiers cas de psychiatrie punitive – celui de Valéry Tarsis, auteur de *La salle N° 7*<sup>24</sup> par analogie avec la célèbre nouvelle de Tchekhov (*La salle N° 6*) et celui de Volpine, fils du célèbre poète Essénine (qui avait mis fin à ses jours). Volpine, mathématicien de renom, avait demandé un visa pour l'étranger. Il sera interné cinq fois pendant une période de dix-neuf ans. La première fois, il est accusé d'avoir lu des poèmes interdits. Il passe par l'Institut Serbski, haut lieu de la psychiatrie légale, en fait, de l'internement politique. Une commission, composée des membres de cet Institut, le considère comme irresponsable, parce qu'atteint d'une forme de schizophrénie à évolution lente (« sluggish schizophrenia »). Volpine est, dès lors, dirigé vers l'hôpital spécial de Leningrad.

Une précision s'impose ici. Les hôpitaux psychiatriques spéciaux sont structurés comme des prisons. Ils sont prévus pour deux types de populations, d'une part, les criminels jugés irresponsables, d'autre part, des opposants. Ils relèvent, non du ministère de la Santé mais de celui de l'Intérieur. Les fonctions de gardiens et d'infirmiers sont remplies par des malades de la première catégorie (criminels jugés irresponsables). L'orientation d'un dissident vers un tel hôpital ne comporte pas d'indication de durée.

D'une part, les sujets placés en hôpital psychiatrique spécial sont sans défense contre les sévices que leur infligent les détenus non politiques (c'est-à-dire des criminels violents).



Dessin de Wolinski

*Le Nouvel observateur*, 4/10 janvier 1990, p. 13

24. Valery Tarsis, *Ward 7*, London, Collins/Harvill, 1965.

D'autre part, on les force à subir (sur l'injonction même du tribunal qui a prononcé la sentence) des traitements en apparence médicaux. Il peut s'agir d'injections de Sulfazine, injections horriblement douloureuses, dont on ne voit guère quelle peut être l'indication thérapeutique. Les prisonniers sont aussi menacés d'injections de neuroleptiques (Aminazine, c'est-à-dire Chlorpromazine, mais aussi Halopéridol). Cette prescription cadre en principe avec le diagnostic de schizophrénie à évolution lente. En fait, il n'en est rien. On s'est aperçu, depuis longtemps, en Occident, que de telles formes sont plutôt aggravées par les traitements neuroleptiques, dont les effets indésirables reproduisent les troubles moteurs de la maladie de Parkinson. Parmi ces troubles, l'acathisie ou impossibilité de rester assis, est l'un des plus pénibles. Ces médicaments utilisés à haute dose, dans ces authentiques prisons, ralentissent les fonctions intellectuelles. Le prisonnier est soumis à un véritable chantage : ou bien il abandonne ses convictions, comme le montre l'exemple de Boukovski <sup>25</sup> à qui un médecin a dit, un jour : « Votre maladie, c'est le non-conformisme », ou bien on le soumettra à la torture des injections de Sulfazine ou de neuroleptiques. Voir aussi la dramatique auto-observation de Pliouchtch <sup>26</sup>.

Nous touchons là à l'un des points essentiels du système : c'est être malade, fou, psychotique que ne pas être d'accord avec les théories marxistes-léninistes, mais aussi, très souvent, avec la façon dont le parti les accommode. Les psychiatres soviétiques répressifs englobent volontiers dans les schizophrénies certaines formes de convictions idéologiques, formulées sans nuances, et qui ont été classées par les psychiatres de tous les pays sous le titre général de « rationalisme morbide ». Dès lors, la voie est ouverte. Quelqu'un qui a des idées trop claires est un « inakomysliachtchi » (littéralement : quelqu'un qui pense différemment).

Afin de donner une base légale, sinon éthique, à cette étrange conception de la relation malade – médecin, on altère le texte du serment d'Hippocrate, modification approuvée par le décret du Præsidium du Soviet suprême de l'URSS du 28 mars 1971. Désormais, l'impétrant est prié « de fonder tous (ses) actes sur les principes de la morale communiste, d'avoir toujours présent à la mémoire le haut titre de médecin soviétique et d'être toujours conscient de (ses) responsabilités envers le peuple et l'État soviétique ».

---

25. Vladimir Boukovski, *Une nouvelle maladie mentale en URSS : l'opposition*, Paris, Seuil, coll. Combats, 1971.

26. Léonide Pliouchtch, *Dans le carnaval de l'histoire*, Paris, Seuil, 1977.

Une démarche analogue est imposée aux membres du tribunal, qui sont tenus d'ordonner un traitement forcé, traitement destiné à faire abandonner ses convictions au prisonnier.

Dès lors, s'engage une partie véritablement inégale. D'un côté, le formidable appareil soviétique, l'image même de l'État totalitaire, que décrivent Zamiatine (*Nous autres*, 1924) et, plus tard, G. Orwell (1984). De l'autre, des gamins, comme Delaunay qui manifeste, sur la Place Rouge, à l'âge de dix-sept ans, en août 1968, contre l'invasion des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie. Ses compagnons avaient entre vingt et trente ans, Grigorenko, quarante-quatre ans. Mais Natalia Gorbanevskaïa <sup>27</sup>, alors âgée de quarante-quatre ans, au nombre des manifestants, ne fut pas inquiétée. Elle ne perdait rien pour attendre et connut les affres de l'hôpital psychiatrique de Kazan.

En première ligne aussi Vladimir Boukovski, qui a le courage et l'intelligence d'envoyer un épais dossier aux participants du Congrès mondial de psychiatrie, à Mexico, en décembre 1971. Apparemment, sans grand effet. Pourtant, Boukovski révèle dans son dossier ce qui se passe dans les prisons que sont les hôpitaux psychiatriques spéciaux.

Et le dernier exploit de Piotr Grigorenko, illustre général, combattant de la Seconde Guerre mondiale. En 1944, Staline avait déporté l'ensemble du petit peuple tatar de Crimée dans les steppes arides de l'Asie Centrale. Grigorenko épouse la cause des Tatars et subit alors des « expertises » psychiatriques successives. La commission de Tachkent considère qu'il est normal, celle de l'Institut Serbski, qu'il représente un cas de développement paranoïde de la personnalité, avec présence d'idées réformistes et de traits de caractère psychopathe, accompagnés de signes avant-coureurs d'artériosclérose cérébrale. Tout cet étrange patchwork aboutit à un diagnostic d'absence de responsabilité, suivi d'un traitement forcé, « compulsory » dans la traduction anglo-saxonne de cette expertise. D'autre part, les experts conviennent que la « guérison » ne peut intervenir qu'après l'abandon des idées réformistes.

Or, un jeune psychiatre ukrainien d'origine juive, Semion Glouzman, va s'intéresser au cas de Grigorenko et étudier cet étrange texte d'expertise. Comme Glouzman s'est déjà rendu suspect en refusant un poste de psychiatre à l'hôpital psychiatrique spécial de Dniepropetrovsk, parce qu'il savait ce qui s'y passait, le

---

27. Natalia Gorbanevskaïa, *Midi Place Rouge*, Paris, Robert Laffont, 1969. (Dossier de la manifestation du 25 août 1968 sur la Place Rouge)

KGB l'accusera, au moment du procès sur pièces et anonyme du général Grigorenko, d'avoir rédigé le texte d'expertise, et le fera emprisonner. Mais Glouzman ne pliera jamais, ce qui lui vaudra sept ans de camp et trois ans de relégation.

Pendant ce temps, le pouvoir fait arrêter le mathématicien Pliouchtch, militant des Droits de l'homme, et l'interne précisément à l'hôpital psychiatrique spécial de Dniepropetrovsk où il passera deux ans, de juillet 1973 à janvier 1976. Plyouchtch y subira un traitement forcé par injection de neuroleptiques. Grâce à un mouvement d'opinion des intellectuels français et, notamment, de ses collègues mathématiciens, il sera finalement libéré et envoyé en exil en France. Quant à Boukovski, condamné à douze ans de privation de liberté, il sera échangé contre le secrétaire général du Parti communiste chilien, Luis Corvalan.

Un autre exemple à méditer est celui du jeune ouvrier, en grande partie autodidacte, Feinberg, qui ridiculise ses opposants, les experts, par la clarté et la précision de ses réparties. Il sera exilé en Grande-Bretagne, en 1974. Il faut lire le texte de son « expertise » dans l'ouvrage, remarquable de précision et de pugnacité, de Sydney Bloch et de Peter Reddaway <sup>28</sup>.

## 5. LA WORLD PSYCHIATRIC ASSOCIATION

L'un des auteurs du présent article [CK] a eu l'occasion d'assister, au titre de représentant de l'Association médicale mondiale, à la tenue d'un colloque d'Éthique. Surpris de constater le silence fait autour des événements que nous avons relatés ici, il décide de rompre la solidarité des membres de ce colloque en répondant aux questions des journalistes à Londres en 1976, dans le but de témoigner pour ces hommes qui avaient tenu tête aux « experts ». Cet acte est jugé incivil. On ne veut à aucun prix mécontenter les soviétiques à ce moment. Mais, en France, le mouvement des mathématiciens, avec notamment Henri Cartan et Michel Broué, a entraîné quelques psychiatres, dont Gérard Blès, alors président de l'International association on political use of psychiatry (IAPUP), Charles Brisset (†), Dominique Bonnet, Martine Le Guay (†), Jean Ayme, Jean-Paul Descombey et Cyrille Koupernik à s'engager dans le combat contre les exactions soviétiques.

---

28. S. Bloch, P. Reddaway, *Russia's Political Hospitals. The Abuse of Psychiatry in the Soviet Union*, London, Victor Gollancz, 1977.

Au Congrès mondial de psychiatrie de Honolulu, en 1977, une motion australo-zélandaise fit condamner la répression soviétique, par 90 voix contre 88.

Dans un premier temps, les psychiatres, en réalité, les dirigeants de l'URSS, réagissent vigoureusement par la voix, notamment, du professeur Marat Vartanian. Mais, en 1983, à l'aube du Congrès de Vienne, ils se retirent de la WPA, pour ne pas être expulsés. Puis, au Congrès d'Athènes, en 1989, ils admettront publiquement le caractère inadmissible de leur utilisation politique de la psychiatrie sans, toutefois, donner une quelconque publicité à leur confession dans la presse spécialisée, alors qu'un certain nombre d'articles paraîtront dans la presse grand public.

Ces événements ne doivent pas tomber dans l'oubli, sous peine de récurrence. Ils démontrent bien que l'éthique médicale et psychiatrique existe, qu'elle peut exercer une réelle influence, à condition qu'on soit décidé à la défendre comme l'ont fait les héros dont nous avons conté les combats. Ces quelques hommes ont sauvé l'âme de la psychiatrie russe et, par là même, de la psychiatrie mondiale.

## VI - AUJOURD'HUI

Qu'en est-il aujourd'hui ? Supposons qu'en France même un étranger cherche à se faire une idée de l'enseignement et de la démographie psychiatriques, de l'état des institutions publiques et de la pratique privée et surtout de la condition des malades, de l'accessibilité, de la qualité des soins qui leur sont offerts ou quelquefois imposés. Il obtiendrait des statistiques, des organigrammes, des textes administratifs : pour en apprécier l'application concrète, il lui faudrait faire un stage professionnel de praticien invité. Un psychiatre français aurait certes la tâche plus facile, mais il lui manquerait la distanciation de l'observateur extérieur et il ne poserait pas les questions qu'inspirent à l'étranger ses références propres.

Dans un pays ouvert comme le nôtre, une telle enquête serait donc difficile. Que dire de la Russie, qui n'est ouverte, pour la première fois de son histoire, que depuis quinze ans à peine ! Quelques jeunes psychiatres russes sont venus exercer chez nous comme stagiaires. En peu d'années, ils ont appris notre langue à fond. Il en est même qui sont venus en France se soumettre, auprès d'un analyste véritable et sérieux, à une cure qu'on ne peut pas ne pas appeler didactique, et qui reviennent pour leurs contrôles. Pourquoi en France ? Le professeur Dimitrieva, que nous allons revoir, explique



que les stagiaires partis pour les États-Unis y ont trouvé la psychanalyse supplantée par la psychiatrie biologique, de sorte que ceux qui s'y intéressent se sont tournés vers la France. Quoi qu'il en soit, ces individualités sont de peu de poids face à une écrasante tradition de soumission à un pouvoir exécutif omnipotent, d'opacité, de non-dit et tout simplement de mensonge. On a beaucoup exagéré la continuité entre l'autocratie « tsariste » et le totalitarisme communiste, mais on ne saurait nier que celle-là a frayé la voie à celui-ci. La Russie d'aujourd'hui offre une extraordinaire coexistence entre la tradition despotique et une liberté de penser, de parler et d'entreprendre qui ne profite que trop à une criminalité de grande envergure.

L'un de nous [M.G.] a participé, du 7 au 15 juin 2003, à un symposium franco-russe de psychiatrie, à Moscou et dans sa grande banlieue. Le groupe des Français a été notamment reçu à l'Institut Serbski, abondamment évoqué ci-dessus. Le directeur de cet Institut, Mme Dimitrieva, ancien ministre de la Santé et académicien, est une femme de grande classe à tous égards, élégamment à l'aise dans le rôle délicat de défenseur d'un passé honni. Son Institut a eu à expertiser quatre cents dissidents, dont certains célèbres et dont la moitié ont été reconnus malades psychiatriques.

Notons cependant que *dissident* se dit en russe *celui qui est d'une opinion différente*. C'est un néologisme, formé sur le mot, bien russe celui-là, qui signifie hétérodoxe ou schismatique, et il traduit exactement notre latin *dissidens*. La dissidence autre que religieuse est étrangère au fonds conceptuel russe. On sait que Vichy appelait De Gaulle et le gaullisme « la dissidence ».

L'académicien Dimitrieva a le souci de voir cette notion disparaître de la Russie nouvelle. Il se pouvait, précise-t-elle, qu'un haut fonctionnaire se débarrassât en la psychiatisant d'une maîtresse qui voulait l'épouser. Mais actuellement, les associations d'anciens malades et de familles de malades ont leur mot à dire. La loi de 1992 sur l'hospitalisation sous contrainte est une loi libérale comme il y en a peu en Europe : cette mesure ne peut être que judiciaire alors qu'en France, conclut la conférencière, vous avez encore l'hospitalisation administrative.

Rien n'illustre mieux à quel point les textes ne valent que par l'esprit dans lequel ils sont appliqués, et que si le contexte s'y prête, ils peuvent être des fictions pour nier la réalité : psychiatre certainement éminente, le professeur Dimitrieva ne semble pas soupçonner qu'un tribunal peut être aux ordres, qu'un préfet sous le contrôle de l'opinion publique ne peut pas prendre une décision scandaleuse

dictée par le pouvoir, et que pour un malade une décision discrète, immédiate, contrôlée et susceptible d'être abrogée sans délai peut être préférable à un arrêt revêtu des formes judiciaires et vécu comme une condamnation.

Enfin, faut-il rappeler qu'une expertise psychiatrique n'a pas la rigueur et l'objectivité d'un examen radiologique ou d'un dosage biologique. Grigorenko, entre autres, a fait l'objet d'expertises radicalement opposées à quelques jours d'intervalles.

Questionnée sur la clinique de la dissidence et sur le trop fameux diagnostic de schizophrénie torpide, « d'évolution lente », notre interlocutrice répond qu'on ne considère aujourd'hui que la gravité de la maladie. Le diagnostic de schizophrénie n'emporte pas automatiquement l'irresponsabilité : 5% seulement des schizophrènes sont assez gravement atteints pour être déclarés irresponsables ; tous les autres peuvent être déférés à la justice, ce qui s'inscrit dans l'actuel débat sur la possibilité, pour des malades avérés, d'être soumis à une « mise en examen » et à une procédure judiciaire.

Sur la récente évolution de la profession, elle donne des précisions intéressantes. Lors du changement de régime, cinq mille psychiatres ont quitté la profession, soit près du tiers (voir ci-dessous). Elle était peu prestigieuse et dangereuse, il y a eu des attentats et des meurtres de psychiatres à la faveur de la libéralisation. Actuellement, l'image du psychiatre tend à s'améliorer et les effectifs se redressent.

À la suite de cette conférence, quelques-uns d'entre nous ont demandé à visiter une unité d'hospitalisation, ce qui n'était pas prévu mais nous a été accordé sans hésitation, donc sans préparation. Ce que nous avons vu, quant au confort et à la densité d'occupation, soutenait la comparaison avec une installation analogue en France. Il y a un poste de télévision, le personnel paraît nombreux, infirmières et grands gaillards en uniforme à grande casquette, qui ont l'air de « miliciens », de policiers, mais qui, nous dit-on, sont surveillants de l'administration pénitentiaire.

Dans une chambrée de quatre lits, nous avisons quelques détenus malades, ou malades détenus, très jeunes, vingt ans au plus, le crâne tondu, très athlétiques et très russes d'apparence. Ils nous rendent notre salut avec une prestance goguenarde. Seul, nous dit-on, le juge d'instruction a le pouvoir de les envoyer ici, pour une période d'observation de trente jours au plus, exceptionnellement renouvelable deux fois par ce même juge.

Mais revenons-en à la démographie psychiatrique, évoquée ci-dessus. Nous avons envoyé un questionnaire au professeur Valéry Krasnov, président des neuropsychiatres russes. Les réponses peuvent être synthétisées comme suit : il y a dans la Fédération de Russie 16 700 psychiatres, dont 65 % de femmes, et quelques-uns seulement sont également neurologues. Pour 149 740 000 habitants, le pays compte 166 194 lits de psychiatrie. Les études médicales durent six ans, la spécialité en comporte deux de plus. Le salaire d'un psychiatre débutant est de cent euros, le même que celui d'une infirmière diplômée. Au sommet de la hiérarchie, il atteint deux cents euros, voire trois cent cinquante en cas de cumul de fonctions (les contacts personnels noués pendant le voyage de 2003 confirment ces chiffres, quinze fois inférieurs aux nôtres).

Quant à la pratique privée, elle n'est exercée que par « très peu » de confrères. Il n'existe presque pas d'exercice mixte, privé et public, et aucun lit privé. Les renseignements recueillis pendant le voyage permettent d'ajouter ceci : l'installation en cabinet est permise et le montant des honoraires est totalement libre, mais il n'y a rien d'analogue au remboursement par la Sécurité sociale, et surtout le loyer d'un cabinet, dans les grandes villes, est sans commune mesure avec ce que le niveau général des revenus de la population permettrait de demander aux consultants, ce qui explique la quasi-inexistence d'une psychiatrie privée. On trouve dans la presse populaire des annonces publicitaires de médecins spécialistes soit de la toxicomanie, soit des troubles sexuels de toutes sortes, annonces dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont incompatibles avec la dignité professionnelle.

Revenons à la formation des psychiatres. L'un de nous [M.G.], dans une grande librairie médicale, a pu examiner le rayon des manuels universitaires de la spécialité. Il y en a un vaste choix et ce sont presque tous des traductions d'ouvrages américains, dont la page de titre est la reproduction photographique de l'original en anglais. Il y a cependant trouvé et acheté deux traités originaux russes très récents. Le premier, dû au professeur Smetannikov<sup>29</sup>, est un manuel destiné aux étudiants en médecine et aux spécialistes. C'est la cinquième édition, « remaniée et complétée », de l'œuvre d'un auteur manifestement âgé, qui n'a rien oublié et presque rien appris : deux pages consacrées aux troubles psychiques du sida lui apportent une touche moderne. La bibliographie russe ne dépasse

---

29. Voir supra note 6.

guère 1980 ; quelques titres étrangers vont du XIX<sup>e</sup> siècle à 1931, atteignant 1973 pour la seule Allemagne « démocratique ». On y trouve Chaslin, 1912 et Minkovski, 1927. La psychologie et la psychopathologie ont pour base la réflexologie de Pavlov, dogme fondamental proclamé dans les années vingt et inspiré d'une part par le chauvinisme, d'autre part par un scientisme ingénument matérialiste selon lequel l'âme n'existe pas. La syphilis cérébrale est au premier plan de la pathogénie neuro-psychiatrique.

Le second ouvrage, celui de A.M. Sprintz, O.F. Erychev et I.G. Gratcheva<sup>30</sup>, plus modeste, s'adresse aux élèves des écoles préparatoires aux études de médecine et aux élèves infirmières, qui semblent avoir un tronc commun. Il est encore très archaïque, fourmille d'approximations, de lacunes, d'erreurs et parfois de perles savoureuses, les unes sans doute simples coquilles (la trichosémie 21 semble attribuer le mongolisme à la présence de poils dans le sang), les autres voulues (« certains délirants s'identifient à des personnages célèbres, comme Jésus, Lénine et Staline »). Les auteurs sont plus jeunes et sans doute moins savants que Smetannikov, mais ils sont moins ambitieux, plus soucieux de réalités humaines et cliniques. Plus proches du jeune étudiant ou de l'apprentie infirmière, ils ne font pas la même impression de dogmatisme irréparablement incorrigible et glacé.

Replaçons les heurs et surtout les malheurs de cette psychiatrie russe dans son cadre historique et humain. Elle illustre cette coexistence parallèle, que nous évoquions plus haut, de deux Russies qui ne se rencontrent guère : une URSS totalitaire et tutélaire, celle des services publics et des retraités, misérable mais protectrice et sûre – et une Russie libérée, qui dès aujourd'hui apporte à tous la liberté et qui est celle de l'avenir, mais où l'anarchie économique profite avant tout aux grands délinquants, souvent eux-mêmes oligarques communistes déjà privilégiés jadis et qui se sont reconvertis.

La psychiatrie y est un service public, protecteur des malades et de ceux qui les soignent, assurant aux uns et aux autres la sécurité dans l'indigence. Pour sortir de cet immobilisme besogneux, cette psychiatrie devrait pouvoir entrer dans la Russie de la liberté, mais, faute de rentabilité immédiate, elle se heurte à la loi de la jungle qui en est aujourd'hui l'aspect économique.

Il est évident que des études systématiques pourraient apporter un témoignage sur les ravages de l'alcoolisme et de la toxicomanie. Enfin, il serait utile d'entreprendre en Russie une enquête relative à

---

30. Voir supra note 5.

la sexualité. Là aussi deux approches, la totalitaire et la libertaire, s'affrontent. La première est une approche moralisatrice, la seconde ne prend pas en considération les retombées d'une sexualité anarchique.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages généraux

- JUDIN, T.I. *Očerki istorii otečestvennoj psixiatrii* [Études d'histoire de la psychiatrie nationale], Moscou, Medzig, 1951.
- KANNABIX, I. *Istorija psixiatrii*, Leningrad, Gosmedizdat, 1929, réédité à Moscou en 1994 (ZTR MGP VOS).
- MILLER, Martin. *Freud au pays des soviets*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001. (titre original : *Freud and the Bolcheviks. Psychoanalysis in the Imperial Russia and the Soviet Union*, Yale Univ. Press, 1998.)
- PICHOT Pierre. *Un siècle de psychiatrie*, Paris, Roche, 1983.
- ROXLIN L.L. *Žizn' i tvorčestvo vydajuščegosja russkogo psixiatra V. K. Kandinskogo (1849-1889)* [La vie et l'œuvre de l'éminent psychiatre russe V.K. Kandinski], Moscou, Medicina, 1975.
- SPRINC A.M., ERYŠEV O.F. et GRAČEVA I.G. *Psixiatrija*, Saint-Pétersbourg, 2002, 381 p.
- SMETANNIKOV I.G. *Psixiatria*, Moscou-Nijni-Novgorod, 2002, 704 p.
- VALLON, Charles et MARIE, Armand. *Les aliénés en Russie*, Montrevaux, Imprimerie typographique de l'école d'Alembert, 1899.

### Articles

- KOUPERNIK C. « Contemporary psychiatry in France », *Bulletin of the Royal College of Psychiatrists*, 1983, 7 (5), p. 88-89.
- KOUPERNIK C. « Psychiatrie russe avant la révolution de 1917 », Paris, *Perspectives psychiatriques*, 1984, II, n° 96, p. 154-160.
- KOUPERNIK C. et GOUREVITCH, M. « La psychiatrie soviétique », Paris, *Revue des Études Slaves*, 1985, LVII/2, p. 325-331.
- KOUPERNIK C. « Crime psychiatrique contre l'humanité » (Entretien), *Le Monde*, 11 septembre 1991.
- KOUPERNIK C. et GOUREVITCH M. « Psychiatrie soviétique : courants idéologiques et transgression politique », Paris, *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*, 1992, n° 19, p. 73-80.
- KOUPERNIK C., « La Russie », in *Nouvelle Histoire de la psychiatrie*, J. Postel et C. Quézel (éd), Paris, Dunod, 1994, p. 607-614.